

Héloïse d'Ormesson, au nom du père

L'éditrice, fille unique de Jean d'Ormesson, publie *Un hosanna sans fin*, l'ultime ouvrage de son père. Une forme d'hommage à l'écrivain décédé en décembre 2017.

Un vendredi matin d'automne, au fond d'une cour du 5^e arrondissement, les éditions Héloïse d'Ormesson s'activent comme une petite ruche. Les bureaux vitrés donnent sur un hall au parquet en bois blond. On se sent comme à la maison. La patronne est derrière son ordinateur. « *Un dernier mail à envoyer et j'arrive!* » Lunettes, cheveux auburn relevés (au cours de l'entretien, elle retirera les lunettes et détachera les cheveux).

Le moment est particulier, nous sommes encore plus d'un mois avant la parution du dernier livre de son père, *Un hosanna sans fin*, elle va parler pour la première fois. « *Mon père est mort dans la nuit du 4 au 5 décembre. Dès le 5 au matin, la jeune femme qui dactylographiait ses manuscrits m'a prévenue que mon père venait de terminer son texte, juste le dimanche précédent, et qu'elle allait me le remettre. Encore sous le choc, je n'ai pas tout à fait réalisé ce que cela signifiait.* » Pourtant Héloïse savait que, depuis l'été, son père s'était re-

mis à écrire, ils avaient aussi convenu qu'elle serait l'éditrice de ce livre, dernier opus d'une trilogie, commencée avec *Comme un chant d'espérance* et *Guide des égarés*, qui explore les mystères de la vie. Que le texte fût achevé a été une surprise et une consolation. « *Cela voulait dire qu'il était parvenu au bout de ce qu'il avait souhaité faire.* »

Jean d'Ormesson a toujours écrit à la main sur des feuilles volantes et, en cours d'écriture, il ne se séparait jamais de son précieux travail. Ce dernier texte, il l'a gardé contre lui toutes les semaines pourtant ardues qui ont précédé son ultime soupir. Même en soins intensifs à la Salpêtrière où il avait été hospitalisé en novembre, les feuillets n'avaient pas quitté son lit ou, au mieux, sa table de chevet. « *J'ai aujourd'hui un rapport irrationnel quasi charnel avec ce manuscrit* », avoue Héloïse qui s'empresse de le sortir de son tiroir. Elle fait remarquer que, si les premières pages sont couvertes par l'écriture claire et solide de son père, les dernières, aux caractères tremblés, laissent transparaître sa faiblesse.

Cet *Hosanna sans fin*, titre que Jean d'Ormesson avait choisi lui-même, commence par ces mots : « *Grâce à Dieu, je vais mourir* » et s'achève par « *Christ Jésus* ». N'est-ce pas surprenant pour un homme qui s'est toujours défini comme un chrétien agnostique ? « *Oui, certes, je* ●●●



Audoin Desforges/Pasco

Nous vivons dans une
éternité provisoire.
Profitez de l'instant présent.
Héloïse d'Ormesson

●●● *m'attendais à ces réflexions sur la foi car récemment son œuvre, qui tournait autour d'un personnage principal qui était le temps, s'est concentrée sur un personnage principal qui serait plutôt le mystère, lequel finit par s'incarner en Dieu. Mais j'ai été très surprise par la dernière page, par cette présence aussi explicite de Jésus-Christ.* »

Dès l'enfance, Héloïse n'a pas manqué d'avoir de grandes conversations avec son père autour de la religion. Baptisée, elle a suivi sa scolarité dans une école religieuse. Sa mère, très croyante, fréquentait les églises avec régularité. Vers 8 ou 9 ans, elle a connu de grandes perplexités qui l'ont amenée à déclarer : « *Tout ça, c'est du folklore* », à quoi son père, amusé lui a répondu que c'était une « *manière de voir les choses* » sans chercher à la convaincre du contraire. Il avait beaucoup d'admiration pour la religion catholique mais, selon Héloïse, celle-ci était surtout d'ordre intellectuel.

Lorsqu'on l'interroge sur ses premiers souvenirs, Héloïse revoit les lieux où son père écrivait, sa bibliothèque, au deuxième et dernier étage de leur hôtel particulier de Neuilly, qui était si sacrée que personne n'était autorisé à y pénétrer, pas même pour y faire le ménage (et pourtant quelques années plus tard, il fera transformer tout cet étage en appartement pour sa fille et déménagera ses rayonnages en d'autres

lieux), et un petit salon qui a fini, les dernières années, par devenir son unique bureau.

Dès l'âge de 6 ans, Héloïse d'Ormesson a voulu créer une maison d'édition : « *Mon père ne vivait qu'à travers les livres, moi aussi. La maison était tapissée de livres. Ma mère trouvait ça un peu oppressant. Pour moi, ils étaient comme des totems, pas seulement pour leur contenu, pour l'objet lui-même. Je voulais faire des livres, les fabriquer. Je n'ai jamais varié.* »

« Je ne voulais pas que l'on puisse dire que j'avais obtenu un poste par piston. Le piston était tellement contraire à ce qu'était mon père. Jamais, il ne s'est mêlé de ma carrière. »

À l'époque où Héloïse fréquentait le lycée, Jean d'Ormesson n'était pas encore l'icône symbole de l'esprit français qu'il est devenu ces vingt dernières années. Il avait dirigé deux ans *Le Figaro*, ce qui lui avait déplu, et travaillait pour l'Unesco. « *Je le voyais partir au travail le matin et rentrer le soir comme un père normal. Il écrivait le soir, les week-ends et pendant les*

vacances. Sa notoriété n'avait rien de spectaculaire. Il était connu pour ses chroniques politiques. »

Dans les années 1970, la politique était binaire, on était de droite ou de gauche et l'on s'écharpait pour ça. Marqué politiquement, Jean d'Ormesson était souvent invité dans les débats à tenir le rôle du journaliste de droite. Cette image d'aristocrate conservateur de droite lui valait le mépris des intellectuels de gauche. « *Moi qui le connaissais ouvert et généreux, ça me déchirait que l'on considère mon père comme un réactionnaire. Je le vivais très mal jusqu'au jour où j'ai compris que ce qui lui était reproché était son aversion pour le communisme, laquelle venait de ce que mon grand-père avait été en poste en Roumanie.*

Très jeune, mon père a considéré le communisme comme l'ennemi. »

Après des classes préparatoires littéraires, Héloïse est partie étudier aux États-Unis, à Yale, et a commencé sa carrière d'éditrice à New York. « *Je ne voulais pas que l'on puisse dire que j'avais obtenu un poste par piston. Le piston était tellement contraire à ce qu'était mon père. Jamais, il ne s'est mêlé de ma carrière.* » Toutefois, après deux années plus techniques que littéraires, Héloïse d'Ormesson, tout de même plus à l'aise dans sa langue paternelle et désireuse de s'engager dans un travail éditorial sur les textes, est rentrée en France. Un passage chez Bouquins, éditeur de grands classiques, a achevé de la convaincre qu'elle était faite pour la littérature contemporaine. Entre Flammarion et Denoël, Héloïse d'Ormesson a œuvré dix-sept ans pour faire rayonner en France la littérature étrangère.

Entre-temps, elle a rencontré celui qui est devenu le père de sa fille unique, Marie-Sarah. « *J'aurais voulu plusieurs enfants mais j'ai fini par me retrouver dans la même situation que ma mère, avec un homme qui*

ne voulait pas d'enfants. Comme elle, je suis parvenue à lui en arracher un, mais un seul ! J'ai eu beaucoup de chance : avec Marie-Sarah, tout a été merveilleux. Son enfance a été un enchantement. » Après dix ans de vie commune, le couple s'est séparé.

« La publication de ses livres rendait toujours mon père si anxieux que, pour rien au monde, je n'aurais voulu être son éditrice. »

La création de la maison d'édition est liée à la deuxième vie conjugale d'Héloïse. « *J'avais gagné la liberté de publier les textes que j'aimais mais je n'avais pas la maîtrise de la chaîne de fabrication, de l'aspect commercial des livres, c'était très frustrant.* » C'est Gilles Cohen-Solal, son compagnon, qui l'a encouragée à monter sa propre structure (ils travaillent toujours ensemble, rejoint depuis peu par Juliette, la fille aînée de Gilles). « *Mon père était très réticent. La lourdeur d'une maison lui faisait peur pour moi.* »

Le nom de la maison a d'ailleurs été entre père et fille l'objet de leur unique dispute. « *Mon père a eu une réaction inattendue de colère et nous avons eu cet échange absurde où je l'ai entendu me dire "c'est mon nom", à quoi j'ai répondu "c'est aussi le mien !"* » Une heure houleuse et douloureuse dont Héloïse se souvient toujours. Dès le lendemain, l'élégant Jean d'Ormesson se présentait chez sa fille avec un bouquet de fleurs pour lui offrir ses excuses et l'assurer de son soutien.

La maison n'a pas été créée pour publier les livres de Jean d'Ormesson : « *La publication de ses livres rendait toujours mon père si anxieux que, pour rien au monde, je n'aurais voulu être son éditrice.* » Elle le deviendra pourtant, incidemment, pour une compilation de chroniques, intitulée *Odeur du temps*. Un incroyable succès (plus de 100 000 exemplaires vendus) auquel ni le père ni la fille ne s'attendaient. Plusieurs autres livres ont suivi. La notoriété grandissante de Jean d'Ormesson ne manquait pas de sidérer la discrète Héloïse : « *Ces dernières années, j'avais l'impression de me promener avec une rock star !* »

Un an après son décès, cet *Hosanna sans fin*, en quelque sorte son testament littéraire, risque fort d'être un événement.

Stéphanie Janicot

bio express

1962. Naissance à Neuilly. Jean d'Ormesson, qui a alors 37 ans, a épousé sa mère, Françoise Béghin, au début de l'année.

1973. Son père est élu à l'Académie française dont il a reçu un prix deux ans auparavant pour *La Gloire de l'empire*.

1987. Après des études à Yale aux États-Unis et un début de carrière à New York, elle travaille comme éditrice de littérature étrangère en France, notamment chez Flammarion, puis Denoël.

1994. Naissance de sa fille Marie-Sarah.

2004. Avec son compagnon, Gilles Cohen-Solal, elle crée les Éditions Héloïse d'Ormesson. Le premier livre, un roman de Pierre Pelot, auteur phare de la maison, paraît en 2005.

2008. Elle reçoit la légion d'honneur.

2017. Le 5 décembre, décès de Jean d'Ormesson.

2018. Le 15 décembre, elle publie le dernier ouvrage de son père, *Un Hosanna sans fin*.

coups de cœur

Le livre

Le livre est la sève de tout. C'est sans doute pour cela que je suis fascinée par la religion juive. L'objet sacré de la synagogue, la seule chose précieuse que l'on entoure, protège, c'est la Torah. Je suis en grande affinité avec cette démarche dans laquelle le texte, c'est la vie de l'esprit.

La chapelle des Carpaccio à Venise

Elle s'appelle la Scuola di San Giorgio degli Schiavoni. Mon père



La Vision de saint Augustin, de Vittore Carpaccio (1460-1526). Scuola di San Giorgio degli Schiavoni, Venise. Vittore Carpaccio/Wikimedia Commons

me l'a fait découvrir lorsque j'avais 16 ans. Au rez-de-chaussée, on trouve une dizaine de toiles de Carpaccio racontant la vie des trois

saints : Georges terrassant le dragon, Tryphon et Jérôme. Ma préférée est celle où saint Augustin comprend par un rai de lumière que saint Jérôme est mort. À ses pieds se trouve un petit chien. L'alliance du sacré et du quotidien me touche.

Ma maison de famille en Suisse

Ma mère est originaire du canton de Fribourg où nous avons notre maison de famille que l'on appelle la maison des oiseaux. J'y ai passé toutes mes vacances d'enfant. Lorsque je suis là-bas, je me dis que rien ne peut m'atteindre. Je n'exclus pas d'y prendre un jour ma retraite.